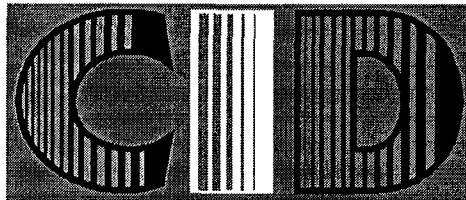


1997 - 1998

COLLEGE INTERARMEES



D E D E F E N S E

MEMOIRE DE STRATEGIE

Dans le cadre de ce que d'aucuns appellent la « stratégie du savoir » (guerre et contre-guerre, Toffler, 93) on peut être amené à penser que les forces aériennes ne soutiennent plus, mais jouent le rôle principal et ainsi rejoindre les stratèges Giulio DOUHET (1869-1930) et Billy MITCHELL (1872-1936).

CBA HOUSSAY B7

TABLES DES MATIERES

1. INTRODUCTION	2
2. UNE NOUVELLE SUPREMATIE POUR LES FORCES AERIENNES.	3
2.1. Des théories à l'épreuve lors de l'apparition de la puissance aérienne.	3
2.2. Les bénéfices de la Connaissance.	3
2.3. Une réponse aux besoins stratégiques actuels.	4
3. PAS DE ROLE PRINCIPAL MAIS UNE NECESSAIRE COMPLEMENTARITE.	6
3.1. Une fiabilité discutable en raison des limitations d'emploi.	6
3.2. Une efficacité contestée.	7
3.3. Des missions variées aux besoins différents.	8
3.4. Une complémentarité de fait.	9
4. CONCLUSION	11

1.Introduction

Clément Ader, le père de l'aviation militaire, fonda le concept de puissance aérienne au début de notre siècle. Deux grandes périodes marquèrent alors son développement, les années 20 à 30 puis les années 45 à 50.

Parmi les stratèges de l'air les plus connus, les généraux Douhet et Mitchell eurent une réelle influence. Leurs théories furent exprimées au lendemain de la première guerre mondiale, en 1927 pour Douhet dans *la guerre de l'air*, à une époque où le développement de l'arme aérienne était encore incertain. Ces thèses, dont il faut noter le caractère visionnaire, ont surestimé les capacités de l'aviation stratégique et de ses interventions alors que les résultats des actions aériennes pendant la Grande guerre ont été modestes. Cette surestimation eut des conséquences durables notamment pendant la deuxième guerre mondiale en se traduisant par une vue simplifiée de l'acquisition de la supériorité aérienne et par une surévaluation des performances des bombardiers autant sur les objectifs que sur le moral des populations. Ces deux stratèges ont en commun d'avoir prôné l'indépendance des forces aériennes et donc d'avoir fait naître l'armée de l'air.

Aujourd'hui, comme l'expliquent Alvin et Heidi Toffler dans *Guerre et contre-guerre*, les forces aériennes des pays dits de la troisième vague bénéficient de technologies tellement évoluées qu'elles leur confèrent une efficacité jamais égalée et qui fut démontrée lors de la guerre du Golfe en 1991. La suprématie des forces aériennes revient donc à l'ordre du jour semblant donner raison aux théories des généraux Douhet et Mitchell.

Cependant, on ne peut affirmer que l'aviation militaire jouera, dans le règlement des conflits au XXIème siècle, le rôle principal par rapport aux autres armées. En effet les armées sont complémentaires et disposent d'une spécificité propre qui leur permet de répondre aux différents types de crises ou de conflits qui se présentent. Pour un Etat indépendant, prétendant à un rôle international, il est indispensable de bénéficier d'une panoplie de moyens aptes à répondre en toutes circonstances à des situations variées et toujours en évolution.

2. Une nouvelle suprématie pour les forces aériennes.

En août 1945, avec les bombardements d'Hiroshima et Nagasaki, la fusion entre stratégie militaire et stratégie aérienne se réalisait comme le prônait le général Douhet. Mais l'apparent succès des thèses de ce dernier ne dura pas longtemps car l'avion ne fut plus, dès les années 50, le seul vecteur de l'arme nucléaire. Avec les années 90, l'aviation militaire reprend une place primordiale dans la stratégie des Etats développés en raison de sa technicité et de ses capacités de réaction.

2.1. Des théories à l'épreuve lors de l'apparition de la puissance aérienne.

Le général WEVER, premier chef d'état-major de la Luftwaffe, dans la *Directive pour la conduite de la guerre aérienne*, en 1936, s'inspire des théories de DOUHET. En effet, elle dit que : « dès le début du conflit, les forces aériennes portent la guerre sur le territoire adverse. Leur attaque se porte à la racine de la capacité de résistance du peuple ennemi ». Cependant la mort rapide de WEVER et l'extension rapide du front cantonnera la Luftwaffe à un rôle tactique.

Aux Etats-Unis, les efforts du général Mitchell aboutissent en 1941 avec la naissance de l'US Army Air Force, puis en 1947 avec la création de l'US Air Force. Durant la deuxième guerre mondiale, les Américains ont accordé, reprenant les grandes lignes des thèses du général MITCHELL, une place éminente à la puissance aérienne, notamment dans les domaines du bombardement stratégique et de l'aviation tactique. La destruction de Dresde et de Caen en sont la preuve.

Ces théories furent également mises à l'épreuve pendant la guerre du Vietnam. L'opération Rolling Thunder (1965-1968), d'inspiration douhétienne, voulait contraindre les dirigeants ennemis d'abandonner leurs entreprises au Sud-Vietnam par une offensive aérienne stratégique visant 94 objectifs et par une campagne d'interdiction. Les désaccords entre politiques et militaires sur le choix des objectifs provoqua l'échec de ces opérations. En 1972, les américains lancent l'opération Linebacker pour répondre à l'invasion du Sud-Vietnam par les troupes d'Hanoï. Cette fois-ci les politiques restent en dehors des aspects tactiques. L'opération se traduit par des bombardements massifs dont les résultats furent contestés par des études de la très sérieuse Rand Corporation.

2.2. Les bénéfices de la Connaissance.

Comme le soutient le couple Toffler dans son ouvrage, les pays dits de la troisième vague ont atteint ce niveau d'évolution grâce à la maîtrise de connaissances immenses conférants le pouvoir. Ce « savoir » est au centre de la théorie d'*Air land battle* conçue par le général américain Don Morelli. La technologie élevée des armées au format réduit va surclasser les vagues hurlantes des armées de la deuxième vague. C'est le développement de la guerre électronique, des satellites, de tous les moyens d'acquisition et de transmission du renseignement, des communications, de la précision, de la furtivité, de la protection,...

Les armées de l'air occidentales, dont le nombre de vecteurs se réduit progressivement, profitent de ces nouvelles techniques comme cela a été démontré pendant la guerre du Golfe en 1991. Leur efficacité fut si patente que les forces terrestres n'eurent plus qu'à occuper le terrain conquis dans les airs.

Cette campagne a mis à jour l'utilisation massive et systématique des moyens de brouillage offensifs contre les radars. Si ce concept de brouillage était considéré comme un simple facteur de succès dans les opérations difficiles, il fut dans ce cas la clé de la réussite. Des patrouilles d'avions ou d'aéronefs télépilotés provoquaient et saturaient les radars irakiens qui dès la détection illuminaient les cibles. Les moyens ¹SIGINT embarqués et agissant à distance de sécurité, pouvaient alors localiser et brouiller les émissions radars, permettant la destruction de ces stations et des batteries sol-air ainsi que la pénétration de raids massifs à l'intérieur du territoire irakien.

La technicité des moyens de coordination des opérations aériennes lors de ce conflit, a conféré à la coalition une puissance jamais atteinte jusqu'à ce jour. L'informatique a permis de gérer un ensemble impressionnant de renseignements et de données techniques pour planifier avec succès les raids. Du 17 janvier au 28 février 1991, 114 000 sorties ont été effectuées avec seulement 39 avions abattus. Les AWACS² et les deux J-STARS³ de l'US Air-force ont complété les moyens au sol pour la coordination des opérations, le guidage sur les objectifs planifiés ou imprévus et la détection de menaces aériennes ennemies. Ces systèmes ont ainsi permis de traiter simultanément des objectifs différents aussi bien par leur importance stratégique que par leur type ou encore par leur éloignement du front.

Ainsi les théories des généraux Douhet et Mitchell retrouvent une certaine actualité. Pour eux, la victoire reposait avant tout sur l'acquisition de la supériorité aérienne par la destruction des bases ennemies et sur les bombardements massifs et par surprise des centres vitaux. On peut cependant noter que les deux stratégies n'avaient pas la même conception des centres vitaux. Pour Douhet, il s'agit autant des cités que des installations militaires alors que pour Mitchell il s'agit exclusivement des objectifs participants à l'effort de guerre. La violence et la rapidité des bombardements devaient interdire toute campagne prolongée. On retrouve dans l'étude de la guerre du Golfe l'application globale de ces théories.

2.3. Une réponse aux besoins stratégiques actuels.

Depuis la chute du mur de Berlin, la stratégie aérienne des puissances occidentales ne consiste plus à engager les forces aériennes massivement et en premier pour frapper au contact et dans la profondeur. Il s'agit au contraire de maîtriser la force. Il est alors indispensable d'obtenir et de préserver sa liberté d'action. Si le désir de stratégie naît de la nécessité de vaincre, il répond de plus en plus à une quête de paix et d'équilibre. Comme le disait le général Jean-Philippe Douin, alors chef d'état-major de l'armée de l'air en 1995, « face au rétrécissement du temps, la vitesse, la réactivité, la mobilité, l'agilité, l'ubiquité constituent autant d'atouts dont devront disposer ceux qui ne veulent pas être les perdants de demain ». Les techniques

¹ SIGINT : signal intelligence

² AWACS : airborne warning and control system

³ J-STARS : joint surveillance and target attack radar system

modernes maîtrisées par les pays de la troisième vague confèrent à leurs forces aériennes les capacités de répondre à ces besoins.

La maîtrise des crises passe par la capacité d'investigation et de surveillance puis par la capacité de réaction et de projection rapide avant tout dérapage. Il s'agit donc d'une stratégie offensive qui permet de prouver son infériorité à l'adversaire en prenant l'initiative. Plusieurs solutions se présentent alors. Soit une stratégie d'anéantissement comme le prônaient Douhet et Mitchell ; soit une stratégie à but limité qui suggère une violence contrôlée comme lors de la guerre du Golfe ; soit une stratégie de persuasion impliquant une violence virtuelle comme c'est le cas en 1998 avec la crise irakienne.

Les forces aériennes sont aptes, en complément des satellites, à acquérir des renseignements dans la profondeur ou à grande distance de part le développement du ravitaillement en vol. Ces renseignements de plus en plus précis grâce aux performances des capteurs peuvent maintenant être transmis en temps réel. La technicité de certains appareils comme le U2 ou le SR71 permet de plus, grâce aux capacités haute altitude, une relative discrétion pour ce genre de mission. Enfin les SDCA⁴ et J-STARS offrent une capacité de veille-alerte rendant possible une intervention rapide.

La projection de puissance, en réponse à une crise, est une des missions dévolues aux forces aériennes. Le rayon d'action des avions d'armes devient presque sans limites grâce au ravitaillement en vol. De plus la vitesse représente la spécificité même de l'avion. Des actions de forces peuvent être menées par des chasseurs à partir de la terre ou de la mer avec brutalité, surprise et précision sur tous types d'objectifs (terrestres, maritimes, etc...). L'emploi d'une force limitée et précise obtient d'emblée une efficacité certaine. L'opération Lamantin en 1977 arrêta ainsi toute velléité du Front Polisario. Depuis, les armements guidés Laser augmentent considérablement la précision des frappes aériennes. Si seulement 9% des bombes lancées sur l'Irak en 1991 étaient « intelligentes », 70% de celles utilisées en Bosnie le sont. Ces armes permettent d'appliquer des frappes de rétorsion ciblées donc plus efficaces. C'est la méthode que les Américains envisagent d'employer contre l'Irak en ce moment. Enfin, la projection de puissance concerne également la projection de forces avec les flottes de transport à long rayon d'action. Outre la mise à terre d'un échelon d'urgence, ces avions acheminent une logistique toujours plus volumineuse mais tout aussi indispensable.

Ainsi l'engagement des forces aériennes permet aux Etats de donner un signe politique fort souvent suffisant pour le règlement d'une crise : l'avion est l'arme offensive par excellence répondant aux besoins stratégiques actuels. Ce type de forces correspond aussi à l'esprit dans lequel ces Etats entendent conduire les opérations. La précision de l'armement permet de limiter les dégâts collatéraux et donc de mieux cibler les interventions. Les frappes sont ainsi plus justes et donc plus facilement justifiables auprès des médias et de l'opinion publique. De même, les munitions stand-off diminuent la vulnérabilité des avions et des pilotes, dont la vie et la formation sont hors de prix. La crédibilité des appareils et des équipages renforcent l'effet dissuasif des frappes et les parts de marché potentielles.

La constitution actuelle des flottes militaires donne une fois encore raison aux stratèges Douhet et Mitchell. Pour le premier, deux types d'avions paraissent utiles :

⁴ SDCA : système de détection et de contrôle aéroporté

des avions de reconnaissance rapides et équipés de moyens de transmissions élaborés (Mirage F1 CR); Des bombardiers à long rayon d'action comme le B 52G. Le second met également en évidence l'importance des bombardiers à long rayon d'action pour effectuer des raids massifs au contact et dans la profondeur, mais contrairement à Douhet il compte sur des chasseurs, comme nos Mirage 2000 C, pour acquérir la supériorité aérienne.

Ainsi, l'importance des forces aériennes que prédisaient les généraux Douhet et Mitchell à l'issue de la première guerre mondiale, est aujourd'hui avérée. Nulle ne saurait remettre en cause leur rôle primordial dans le règlement d'un conflit ou d'une crise. L'avion, instrument de la guerre totale, devient celui de la guerre limitée. Mais contrairement à ce qu'affirmait Douhet, l'arme aérienne n'est pas le facteur unique de toute stratégie et donc les autres armées ne sont pas des forces supplétives.

3. Pas de rôle principal mais une nécessaire complémentarité.

Liddle Hart définissait la stratégie comme l'art de distribuer et de mettre en oeuvre les moyens militaires pour accomplir les fins de la politique. La qualité première d'une armée réside donc dans sa capacité à manoeuvrer en tout temps en tout lieu et en toutes circonstances afin d'atteindre le but politique fixé. Aujourd'hui les forces aériennes ne peuvent, seules, répondre à tous ces critères.

3.1. Une fiabilité discutable en raison des limitations d'emploi.

La réduction du format des forces aériennes des puissances occidentales engendre une concentration des bases que ce soit en métropole ou dans les territoires alliés. Le niveau de disponibilité a de plus diminué corrélativement au niveau de menaces. Les avions se trouvent donc plus exposés au sol à des raids aériens, des tirs de missiles ou à des actions terroristes.

De même, la vulnérabilité en vol des forces aériennes s'est considérablement aggravée avec l'accroissement du nombre d'armements sol-air très performants. Les missiles sol-air sont très mobiles, faciles d'emploi et accessibles à tout type de forces. L'aviation soviétique en a fait la triste expérience en Afghanistan. De même, il suffit de constater le volume des moyens aériens dévolus par les états-majors alliés pendant la guerre du Golfe aux missions SEAD⁵ pour apprécier le danger que représente l'ADA⁶. La mise en oeuvre de tels moyens n'est, de nos jours, à la portée que d'un seul pays, les USA.

La météo reste un élément limitant dans l'emploi des forces aériennes et ce malgré les progrès techniques considérables des capteurs tout-temps. Même le F117, bombardier furtif de dernière génération, est inopérant en période de vents de sable ou lorsque le sol est masqué par une couverture nuageuse en basse altitude. Le système de visée Lantirn de Martin-Marietta, officiellement tout-temps a une capacité très limitée à travers le brouillard, la fumée ou l'humidité. La permanence de l'action

⁵ SEAD : suppression of enemy air defense

⁶ ADA : air defense artillery

aérienne n'est donc pas garantie, il lui faut un complément pour obtenir un effet coercitif.

Le droit international maintenant en place, régit le transit aérien des avions militaires. Ainsi, un pays peut refuser le survol de son territoire ou l'accès à ses bases à une flotte étrangère. La France a ainsi interdit aux bombardiers américains le survol de l'hexagone pour un raid de représailles en Libye en 1986. La ligne directe n'étant pas forcément autorisée il faut alors mettre en oeuvre des moyens beaucoup plus importants voire disproportionnés par rapport au but à atteindre.

De même, la projection de force ou de puissance loin du territoire national, demande de bénéficier de terrains répondants aux caractéristiques des avions modernes (pistes bitumées, longueur de piste, résistance pour des gros porteurs...). Tous les aéroports ne correspondent pas à ces normes.

Il faut également souligner que l'internationalisation des conflits et la diminution de la menace ont favorisé les restrictions budgétaires et donc la taille des forces aériennes nationales. De plus, le coût des munitions est tel qu'il devient insupportable si les objectifs à traiter sont nombreux et éloignés les uns des autres. Aujourd'hui, seuls les Américains sont capables de mener une campagne aérienne majeure. Aussi les autres pays ne peuvent faire reposer leur stratégie sur une seule force qu'ils n'ont pas les moyens d'engager unilatéralement dans une mission importante.

Enfin l'énumération des facteurs limitants serait incomplète si l'endurance des pilotes n'était évoquée. Si les missions de surveillance ou de présence sont peu astreignantes et peuvent durer plusieurs heures, il n'en est pas de même des missions de combat. Ces dernières usent les pilotes en raison des chocs encaissés et de leur intensité. Aussi ne durent-elles généralement que quelques dizaines de minutes imposant des relèves plus fréquentes. Il faut alors disposer d'un grand nombre de pilotes si l'on veut confier aux forces aériennes la mission principale. Or la France ne dispose, hors Marine Nationale, que de 650 à 700 pilotes.

3.2. Une efficacité contestée.

Les théories de Douhet et Mitchell prônaient les bombardements massifs pour terroriser les populations, comme cela avait été le cas en 1917 lors des premiers bombardements allemands sur Londres, et amener rapidement l'ennemi à se rendre. Plusieurs exemples battent en brèche ces théories.

Pendant la deuxième guerre mondiale, les bombardements allemands sur l'Angleterre ont eu comme effet, après une première émotion, de mobiliser la population contre l'agresseur. De plus, l'aviation britannique a démontré l'efficacité des avions en missions défensives contrairement à ce que prétendait Douhet. De même, le général anglais Harris fit effectuer des bombardements de terreur sur l'Allemagne pour inciter la population à se révolter. L'effet fut exactement inverse.

De même, en 1972, l'opération Linebacker fut en grande partie un échec. Tout d'abord les B-52 stratofortress ne furent employés que dans les onze derniers jours de l'offensive aérienne car le commandement refusait de les exposer aux armements sol-air des Nord-Vietnamiens. Si ces bombardiers disposaient des capacités de ramener le Nord-Vietnam à l'âge de pierre, ils n'étaient pas adaptés à la guerre révolutionnaire. L'idée d'écraser le Nord-Vietnam sous un tapis de bombes n'a pas

tenu compte du caractère des conflits de basse ou de moyenne intensité. Le sacrosaint principe de Clausewitz, selon lequel les buts poursuivis par les politiques doivent primer sur ceux que souhaitent atteindre les militaires, n'a pas été respecté. En Afghanistan, l'aviation soviétique fut engagée pour neutraliser les moudjahidins retranchés dans l'arrière-pays. Le terrain encaissé et montagneux rendait les aéronefs vulnérables aux tirs de missiles sol-air voire d'armement de petit calibre. Les forces aériennes subirent de tels échecs que la mission fut confiée aux forces terrestres, dont le volume par trop insuffisant, ne furent pas plus efficaces.

Pendant la guerre du Golfe les résultats des forces aériennes qui eurent la mission principale obtinrent de meilleurs résultats. Le terrain était très favorable car présentant peu d'abris aux Irakiens, et l'ennemi était particulièrement peu motivé même s'il disposait d'une défense sol-air de premier plan. Mais, elles ne firent pas plier Saddam Hussein. Seul l'engagement des forces terrestres permit d'aboutir au cessez-le-feu final. Les forces aériennes eurent donc un rôle nécessaire mais nullement suffisant pour atteindre le but politique fixé. Une « évaluation sur la campagne aérienne », rendue publique en décembre 1997, a été réalisée à la demande du Congrès américain par les enquêteurs du General Accounting Office (GAO), l'équivalent de notre Cour des comptes. Elle révèle par exemple, que les F 117 manquèrent 40% de leurs cibles et que sur les onze sites stratégiques seuls deux furent complètement détruits.

En Bosnie aussi les frappes aériennes de l'OTAN n'ont pas réussi à faire plier les Serbes. Là encore le terrain accidenté et la dissémination des batteries de missiles sol-air ont obligé les avions à tirer de plus en plus loin avec des résultats satisfaisants mais insuffisants. C'est l'arrivée sur le mont Igman des obusiers de 155mm de la force franco-britannique de réaction rapide en août 1995 qui força, grâce à la précision et à la brutalité de ses tirs, le désenclavement de Sarajevo et le début des négociations du traité de Dayton.

Pour qu'un bombardement soit efficace et participe à l'obtention de l'objectif final, il faut qu'il atteigne les décideurs militaires et politiques. L'histoire montre que le bombardement d'une unité bien protégée comme de la population est peu efficace. En revanche, d'atteindre les décideurs militaires et politiques permet d'emporter rapidement la décision face à un dirigeant opiniâtre voire fou et à une population motivée. Le bombardement du camp du colonel Kadhafi en avril 1986 par l'US Air Force stoppa brutalement toutes les prétentions de ce dictateur. Les alliés ont refusé ce type de missions en Irak contre Saddam Hussein, et en Bosnie contre les dirigeants Serbes. Mais il est de plus en plus difficile d'atteindre par la voie des airs, des dirigeants qui se terrent, se déplacent constamment et se protègent avec des civils.

Ainsi, les théories du bombardement stratégique des généraux Douhet et Mitchell n'ont pas obtenu l'efficacité qu'ils souhaitaient. Elle s'explique principalement par le manque de volonté des militaires et des politiques à y consacrer les moyens nécessaires. Il n'est donc pas possible de confier systématiquement le rôle principal dans une campagne aux forces aériennes.

3.3. Des missions variées aux besoins différents.

Toute stratégie naît de la présence de « l'autre ». Le processus stratégique d'un pays répond en partie à la nature du projet de cet « autre » et dont il est le

seul maître. La stratégie d'un Etat est donc caractérisée par l'évolution. Les notions de prévention et de maintien de la paix apparues au début des années 90, ont ainsi élargie la gamme de missions dévolues aux forces armées. Ces missions demandent une grande faculté d'adaptation au terrain et à la situation déléguant ainsi l'initiative jusqu'au plus bas échelon hiérarchique et modulant en permanence l'emploi de la force. Un pays ne peut donc baser sa stratégie d'intervention sur un seul type de forces.

En effet, la présence d'avions d'armes sur un théâtre d'opération constitue un signe politique fort, voire trop fort dans certains cas. Leur emploi ne peut donc être systématisé.

Les missions d'évacuation de ressortissants, qui constitue la majorité des interventions de l'armée française ces dernières années, demandent avant tout des forces terrestres. Si les forces aériennes sont nécessaires pour le renseignement, l'appui éventuel, la dissuasion, l'acheminement des troupes et l'évacuation des ressortissants elles ne sont pas toujours indispensables. Les moyens terrestres ou maritimes peuvent dans certains cas les suppléer.

Au même titre, le contrôle du respect d'un embargo impose avant tout la maîtrise des points clés du terrain par les forces terrestres ou par des bâtiments de la Marine nationale s'il s'agit de côtes. L'aviation fournit une aide incontestable mais ne peut avoir, sous peine de passer à côté de la mission, le premier rôle.

Enfin, la mission principale que Douhet et Mitchell donnaient aux forces aériennes n'a plus cours aujourd'hui, excepté en cas de conflit généralisé. Le bombardement stratégique massif est devenu exceptionnel en raison des risques de dégâts collatéraux inévitables sur la population. Les gouvernements ne pourraient pas justifier de telles missions auprès d'une opinion publique sensibilisée aux massacres de civils. De plus les centres déterminants sont de plus en plus éparpillés sur le terrain et de plus en plus mobiles. Les bombardements massifs seraient donc inefficaces.

3.4. Une complémentarité de fait.

La diversité des missions et des conflits ne permet donc pas de décréter une armée plus importante qu'une autre et de généraliser un type de conflit. Chacune dispose de capacités propres qui se complètent dans le temps et dans l'espace. L'évolution du conflit, la période, la météorologie, l'intensité, la qualité de l'adversaire ou encore le terrain propulsera successivement chaque armée au rang de force principale et les autres à celui de forces d'appui. La puissance des forces aériennes, terrestres et maritimes interfèrent l'une avec l'autre, même s'il faut reconnaître le fort impact de l'avion sur les opérations terrestres et maritimes.

Le concept d'Air Land Battle élaboré par le général américain Don Morelli et qui fut en grande partie appliqué pendant la guerre du Golfe et dont s'inspire un grand nombre de stratégies occidentales, répartit l'action des différentes forces et démontre leur complémentarité. Les forces aériennes disposent d'un rôle majeur dans deux domaines : la rapidité de réaction pour la surprise et l'action dans la profondeur. Sun Zi avait déjà, dans son article XI, relevé ces deux domaines : « Dans la guerre, la chose la plus importante est la rapidité...attaquer là où il ne s'y attend pas » ; et à propos du général, « Il doit les conduire dans les profondeurs du

territoire ennemi pour déclencher son mécanisme, brûler ses bateaux et détruire ses marmites ». Mais ce concept fait surtout apparaître la complémentarité des moyens par exemple pour l'acquisition du renseignement stratégique et tactique entre les satellites, les drones, les avions, les hélicoptères et la recherche humaine. Il donne aussi une grande importance à l'appui tactique de la troisième dimension réfutant ainsi la théorie du général Douhet mais donnant raison au général Mitchell. Dans ce domaine l'hélicoptère et l'avion se partagent la tâche.

Si la généralisation d'un type de conflit n'est pas envisageable il ne faut donc pas généraliser la suprématie des forces aériennes des pays dits de la troisième vague. En effet, la seule crise où elles sont intervenues depuis la maîtrise de la stratégie du « savoir » fut la guerre du Golfe. Or ce conflit a opposé une coalition de pays de la troisième vague à un pays de la deuxième vague. Si le décalage technologique était important et pouvait paraître suffisant, les alliés ont tout de même engagé en masse leur aviation. Ce qui se rapproche plus d'un conflit entre pays de la deuxième vague. On peut alors comprendre que les forces aériennes n'auraient pas le rôle principal dans un conflit opposant deux pays ou deux coalitions de la troisième vague. Seul le rapport de forces prenant en compte toutes les composantes d'une armée permet de prévoir le succès.

4. Conclusion

Les thèses des généraux Douhet et Mitchell conservent dans certains domaines une certaine actualité. Mais leur échec majeur est d'avoir surestimé les impacts psychologiques et physiques des bombardements. De plus le stratège italien s'est profondément trompé en affirmant que les forces aériennes suffisaient seules aux besoins militaires d'un pays.

Si les forces aériennes peuvent momentanément assumer le rôle principal lors des conflits modernes opposant principalement des pays de « vague » différente, il ne faut en aucun cas en tirer un concept systématique. Ce serait faire fi de l'ennemi, de ses capacités de réaction et de sa puissance sol-air sans cesse améliorée. La complémentarité des armées est démontrée lors de chaque engagement. Seule la combinaison des capacités propres à chaque armée permet d'atteindre le but de l'opération.

Les restrictions budgétaires et l'augmentation du coût unitaire des aéronefs entraînent inévitablement une diminution des flottes militaires. De plus, les satellites, les missiles de croisière, les drones et les hélicoptères prennent une large part des missions dont l'avion de combat avait l'exclusivité jusque dans les années soixante-dix. Il est donc de moins en moins évident qu'un pays, hormis les Etats-Unis, puisse conserver des forces aériennes suffisantes pour une action massive. Seule une coalition peut se le permettre. La France se doit de conserver cependant, en rapport avec les scénarii du Livre blanc, un volume de forces aériennes suffisant pour maintenir sa capacité de projection de puissance, de moyens et de troupes. L'avion reste l'arme absolue de la vitesse et de la surprise.

La technologie sophistiquée ne peut remplacer le nombre seuil d'une aviation de combat. Les avions de transport géants ne sont concevables qu'avec un complément d'avions de la taille des Hercules C 130 en raison des capacités des terrains. De même, l'augmentation du nombre et de la sophistication des moyens de défense sol-air demande des avions d'armes en volume suffisant pour percer ces rideaux.

BIBLIOGRAPHIE

Alvin et Heidi TOFFLER, *Guerre et contre-guerre, Survivre à l'aube du XXIème siècle*, 1993.

Général FORGET, *Puissance aérienne et stratégies*, 1996.

Les forces aériennes dans les stratégies d'intervention de demain,
Bulletin de documentation N°520 de novembre 1997.

Général FLEURY, *L'information dans la guerre aérienne*, Armement décembre 1997.

Pascal REYSSET et Thierry WIDEMANN, *La pensée stratégique, Que sais-je N°3245*, 1997.

EMA,DEF/EMP 1/NP de 1997, *Concept d'emploi des forces*.

Hervé COUTAU-BEGARIE, *Introduction à la stratégie*,

La guerre du Koweït de 1990 et 1991, étude de cas;
Géostratégie aérienne.

Sun Zi, *L'art de la guerre*.